



HAL
open science

“ Autant valait se trouver avec Cyrus dans une île déserte... ”

Christophe Reffait

► **To cite this version:**

Christophe Reffait. “ Autant valait se trouver avec Cyrus dans une île déserte... ”. Philippe Mustière; Michel Fabre. Jules Verne et Robinson, Editions Coiffard, 2020, 9782919339662. hal-03625554

HAL Id: hal-03625554

<https://u-picardie.hal.science/hal-03625554>

Submitted on 31 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Autant valait se trouver avec Cyrus dans une île déserte... »

Christophe Reffait
Axe « Roman & Romanesque », CERCLL
Université de Picardie - Jules Verne (Amiens)

On connaît la suite de la citation : « ... que sans Cyrus dans la plus industrielle ville de l'Union¹ ». Ainsi, autant vaut se trouver avec un ingénieur accompli sur une île déserte, que dans une ville dont le développement supplée à nos besoins. Autant se trouver dans le désert avec « un composé de toute la science et de toute l'intelligence humaine² », que vivre avec nos compétences ordinaires dans le monde développé. Autrement dit, cette équivalence d'allure dithyrambique, qui illustre la confiance de Spilett et la ferveur de Pencroff et qui relève du style indirect libre dans ce passage de *L'Île mystérieuse*, est une manière de mettre en lumière la situation commune de l'individu à l'égard des savoirs qui ont forgé le monde qui l'entoure et l'assiste. Or comme l'illustre assez bien le sauvetage liminaire de Cyrus Smith, mais aussi le jour ironique jeté sur cette confiance (« Cyrus est là ! Voyez Cyrus !³ »), ce savoir est fragile et notre autonomie défaillante.

Pierre-Jules Hetzel proclame en 1866 « que l'heure est venue où la science a sa place faite dans la littérature », mais en vérité, ce que la robinsonnade, le *Magasin d'Éducation et de Récréation* ou toute science sociale ou économique tendent à établir, c'est l'écart entre science infuse du monde et bornes de l'individu moderne, entre richesse des nations et dépendance des êtres. Or entre *L'Île mystérieuse* (1875) et *L'École des Robinsons* (1882), pour s'en tenir ici à ces deux robinsonnades de Verne, cet enjeu épistémique et pédagogique se corse en même temps que le roman se simplifie : ce qui est interrogé, ce n'est plus seulement le savoir dont font preuve des apprentis qui sont autant de projections du jeune lecteur (en particulier Harbert et Godfrey), mais les bornes mêmes de ce savoir, en même temps que la robinsonnade s'élabore comme réécriture et incorpore donc un savoir proprement romanesque.

Si bien que nous pouvons nous demander si ces fictions du dénuement, dont la critique marxiste a toujours fait un discours d'escorte du capitalisme, ne constituent pas plutôt chez Jules Verne une arrière-fable pointant l'impossibilité individuelle du savoir et du faire, à l'heure de la division du travail et de la machine.

Voyage autour de la chambre

En écrivant que le roman *L'Île mystérieuse* exprime l'archétype du rêve enfantin et vernien de la « cabane » et de la « clôture », Barthes expliquait que dans « ce roman

¹ Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, éd. Marie-Hélène Huet, dans *Voyages extraordinaires*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, partie I, chap. IX, p. 87. Nous renverrons à cette édition en notant *IM*, puis les numéros de partie, chapitre, page.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

presque parfait », « l'homme-enfant réinvente le monde, l'emplit, l'enclot, s'y enferme, et couronne cet effort encyclopédique par la posture bourgeoise de l'appropriation : pantoufles, pipe et coin du feu, pendant que dehors la tempête, c'est-à-dire l'infini, fait rage inutilement »⁴. C'était dire que le roman vernien de « l'enfermement » mène tout droit au salon de lecture. La gravure à laquelle Barthes paraît songer est celle où Férat dessine Harbert et Nab de part et d'autre de la cheminée de Granite House, Gédéon Spilett et Pencroff en train de tirer sur leurs chibouques et, précisément, Cyrus Smith plongé dans un livre⁵. Certes, l'ingénieur ne saurait lire ici que la Bible, un dictionnaire ou un atlas, puisque la caisse précédemment découverte sur la grève ne contient pas plus de fiction que de tabac⁶, mais le tabac, les colons l'ont découvert et torréfié eux-mêmes⁷, et le roman, c'est le jeune lecteur qui le tient entre ses mains. Ce que permet l'histoire abrégée du développement industriel, depuis le feu jusqu'au télégraphe en passant par la poterie, la métallurgie, la verrerie, la chimie ou la fabrication textile, c'est la restauration des conditions de la lecture, de même que la provision de Robinson, comme l'écrivait Valéry, est la possibilité de la « quiétude », de « l'oisiveté » et donc de la pensée⁸. Aussi la robinsonnade peut-elle se lire comme la genèse de cette mise en abyme, le récit de la laborieuse émergence de la possibilité de lire. À la fin de l'effort de développement, au gros tiers du volume, avant que les enjeux du roman se déplacent sur le terrain anthropologique et moral, le lecteur de *L'Île mystérieuse* entrevoit un instant sa propre posture ; il pèse ce qu'elle a coûté d'efforts, puis les responsabilités qu'elle engage.

Si le navire apparaît à Barthes lecteur de Verne comme une « maison superlative », une « caverne adorable », dans le sens où il satisfait la « joie (...) de tenir sous sa main le plus grand nombre possible d'objets »⁹, il s'agit de rappeler que l'encyclopédisme moralisant du *Magasin d'Éducation et de Récréation* repart souvent lui aussi de la chambre d'enfant pour la dé-familiariser et proposer une généalogie des objets courants. En 1866-1867, à l'époque de la publication des *Enfants du Capitaine Grant*, le *Magasin* publie par exemple un extrait du livre d'Ernest Legouvé *Les Pères et les Enfants* intitulé « Ce que coûte le bien-être qui nous entoure », véritable « martyrologe des hommes de travail¹⁰ » dans lequel un père invite son fils à déceler dans les rideaux de sa chambre la probable phtisie de l'ouvrier en coton ; dans les jolies peintures, le plomb qui tue le peintre en bâtiment ; dans les objets manufacturés, le happe-chair de la machine. « Il n'y a pas un seul de ces objets si agréables à voir qui ne représente des douleurs, des dangers, des catastrophes, du sang, des larmes, la mort !¹¹ », vibre Legouvé, en guise de reconnaissance éternelle aux prolétaires qui fabriquent dans la « douleur » (c'est le thème du chapitre suivant¹²) le confort des bourgeois. Certes, cela est fort misérabiliste et du reste parfaitement conservateur, mais ce n'est qu'une variante du propos qui se déploie

⁴ Roland Barthes, « 'Nautilus' et 'Bateau ivre' », dans *Mythologies* [1957], Paris, Seuil, « Points Essais », 2001, p. 75.

⁵ *IM*, II, XI, p. 372.

⁶ *Ibid.*, II, II, p. 264 et 267.

⁷ *Ibid.*, II, X, p. 356-357.

⁸ Paul Valéry, ébauche du « Robinson », dans *Histoires brisées, Œuvres*, vol. II, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, p. 419.

⁹ Roland Barthes, art. cité, p. 76-77.

¹⁰ *Magasin d'Éducation et de Récréation*, 3^e année (1866-1867), 6^e vol., p. 319.

¹¹ *Ibid.*, p. 318.

¹² *Magasin*, 4^e année (1867-1868), 2^e semestre, 8^e vol., p. 236.

plus généralement dans le *Magasin* sous forme d'histoire des techniques, de célébration de la valeur-travail, enfin de généalogie de l'opulence. Par exemple, quelques mois plus tard, Félix Foucou donne au *Magasin* plusieurs extraits de son *Histoire du travail* : des pages sur « Les habitations de l'homme », qui retracent l'évolution des maisons et contiennent en particulier des éléments sur « l'art de laminier le verre »¹³ ; des pages sur « Le vêtement de l'homme », qui partent du dénuement des Romains pour finir par célébrer les machines à tisser de Manchester et vanter au XVIII^e siècle « la bienfaisante influence des choses matérielles sur les idées pures »¹⁴ ; ou encore des pages étudiant « Comment se nourrissent les hommes », qui portent sur les gains de productivité à travers les siècles dans le broyage du grain et l'acheminement de l'eau douce¹⁵. Comme l'expliquera la rubrique ultérieure de Maurice Block consacrée à l'économie politique, le développement est le fruit de la division du travail puis du machinisme. Et ici encore, Block repartira du plus proche pour figurer le plus lointain ; l'instituteur économiste qu'il met en scène fera par exemple remarquer aux enfants qui l'entourent : « si l'on pouvait faire le calcul exact de tous les hommes qui ont contribué à produire les vêtements qu'un de vous porte, on trouverait peut-être un total de 100,000, plutôt davantage que moins¹⁶. » Le quotidien gagne en profondeur, dans cette généalogie de la production, de l'échange et de la valeur.

Les poches vides

Même s'il est impossible de prouver quelque coordination éditoriale que ce soit entre les rubriques scientifiques du *Magasin d'Éducation et de Récréation* et le feuilleton vernien¹⁷, l'articulation est évidente entre d'une part cette entreprise rédactionnelle d'approfondissement du quotidien, de reconstitution manufacturière du familial, voire de dé-fétichisation de la marchandise (certes anti-socialiste, quoique contemporaine de la parution en France du premier tome du *Capital*), d'autre part les romans de Verne qui constituent l'essentiel des fascicules, tout particulièrement les robinsonnades. C'est ainsi que l'annonce (prématurée) de *L'Oncle Robinson* par Hetzel en 1870, après deux ou trois ans d'histoire du vêtement, de la verrerie ou de la pile voltaïque, a des allures de contrôle de fin d'études pour lecteurs en même temps que d'éloge du romancier de la science :

Il n'y a pas de donnée épuisée [ici la robinsonnade] pour un écrivain véritablement original. Le talent, aidé du progrès naturel des choses, peut renouveler les sujets en apparence les plus rebattus. Il est évident qu'un Robinson moderne, au courant des progrès de la science, résoudrait les problèmes de la vie solitaire d'une tout autre façon que le Robinson Crusocé, type de ceux qui l'ont suivi¹⁸.

¹³ *Magasin*, 5^e année (1868-1869), 1^{er} semestre, 9^e vol., p. 274. Ces pages seraient à replacer en face des passages correspondants de *L'Île mystérieuse*, de même que May Spangler a commenté l'actualité, par rapport au roman, de la technique du verre soufflé en cylindre puis découpé et aplani. May Spangler, « L'utopie post-coloniale de *L'Île mystérieuse* », *Francofonia*, n°44, 2003, p. 90-91.

¹⁴ *Ibid.*, p. 310.

¹⁵ *Ibid.*, p. 338

¹⁶ *Ibid.*, 7^e année (1870-1871), 2^e semestre, p. 314.

¹⁷ Quoique Lucien Biart débâte par exemple des machines électriques en regard des chapitres XIII et XIV de *Vingt mille lieues sous les mers*. Voir *Magasin*, 6^e année (1869-1870), 1^{er} semestre, 11^e vol., p. 212.

¹⁸ *Magasin*, 7^e année (1870-1871), 1^{er} semestre, p. 31.

Lorsque Hetzel amplifie ce propos pour annoncer quelques années plus tard la publication de *L'Île mystérieuse*¹⁹, lorsqu'il définit un véritable romanesque de la science en lieu et place de l'imagination du romancier, il insiste sur cette donnée scénarique caractéristique de *L'Île mystérieuse* et maintes fois commentée : le roman doit commencer par un « naufrage absolu²⁰ », par une hyperbole du dénuement²¹. Les naufragés de l'air n'hésitent pas à « jeter par-dessus bord les objets, même les plus utiles²² » ; l'explication du narrateur sur la mécanique des plus légers que l'air justifie que les passagers du ballon jettent « les derniers objets qui alourdiss[ent] encore la nacelle, les quelques vivres qu'ils avaient conservés, tout, jusqu'aux menus ustensiles qui garniss[ent] leur poche²³ » ; et de même qu'ils devront larguer la nacelle, ils verront l'ouragan emporter le ballon qui les a déposés sur le rivage²⁴.

Cette hyperbole de la perte, inséparable de la réécriture du genre, participe de la valeur même du roman : « Les héros imaginaires de Daniel de Foë ou de Wyss, aussi bien que les Selkirk et les Raynal (...) ne furent jamais dans un dénuement aussi absolu²⁵. » D'abord, l'inventaire négatif qu'esquissent ces pages liminaires aboutit à une brusque revalorisation de l'objet par la rareté : il devient possible de consacrer un chapitre à la recherche d'une boîte d'allumettes et au suspense du grattage d'une allumette rescapée. « Ce petit morceau de bois, que dans les pays habités on prodigue avec tant d'indifférence, et dont la valeur est nulle, il fallait s'en servir ici avec une extrême précaution²⁶ », dit le texte dans un passage qui donne somme toute le *la* du récit : la robinsonnade est une perte de l'évidence, un exercice spirituel de reconsidération du confort quotidien. Ensuite, la généralisation de la perte permet de réaffirmer la raison sociale du *Magasin d'Éducation et de Récréation* et du roman vernien, c'est-à-dire la défense et illustration de la science : aussi bien les sciences naturelles qui permettent à Harbert de savoir que les lithodomes et les œufs de pigeon de roche sont comestibles²⁷, que la chimie métallurgique qui permet à Cyrus Smith de fabriquer du fer à la mode catalane...

Exercice spirituel

C'est ainsi que la robinsonnade se mue en comptabilité du manque, en même temps qu'en évaluation de son ignorance par le lecteur. Or il semble que la simplification qui s'opère au fur et à mesure des réécritures, en l'occurrence entre *L'Île mystérieuse* et *L'École des Robinsons*, ne fait que mieux apparaître la trame pragmatique du genre. Le roman de 1875, dont la première partie est mobilisée par le magistral rattrapage

¹⁹ *Magasin*, 10^e année (1874-1875), 1^{er} semestre, 19^e vol., p. 1.

²⁰ Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, éd. Jacques Noiray, Paris, Gallimard, « folio classique », 2010, préface p. 13.

²¹ Daniel Compère, « Les déclinaisons de Robinson Crusoë dans *L'Île mystérieuse* de Jules Verne », *Études Françaises* vol. 35, n°1, printemps 1999, p. 43-44.

²² *IM*, I, I, p. 7.

²³ *Ibid.*, p. 8.

²⁴ *Ibid.*, p. 13.

²⁵ *Ibid.*, I, VI, p. 55.

²⁶ *Ibid.*, I, V, p. 51.

²⁷ *Ibid.*, I, IV, p. 36 et 42.

technologique entrepris par Cyrus Smith et ses compagnons, transforme l'aventure en grande épreuve pratique (« si, profitant de l'expérience acquise, ils n'avaient rien à inventer, du moins avaient-ils tout à fabriquer²⁸ ») et, donnant sur ce dernier point une épaisseur de contingence au récit, tend à taire le confort abandonné par les Américains. Inversement, dès lors que le roman de 1882 commence par un duel de millionnaires plutôt que par la guerre de Sécession, dès lors que les protagonistes sont un jeune nanti flanqué de son professeur de danse plutôt qu'une union de prisonniers rêvant de rejoindre le général Grant, la robinsonnade apparaît plus nettement comme représentation d'une perte matérielle par rapport à l'univers du lecteur.

Il existe en effet une différence entre Godfrey Morgan, représenté par Benett dans l'opulence du « magnifique salon » de son oncle²⁹ et les *yankees* efflanqués de Férat battant le pavé venteux de Richmond³⁰. Nous noterons aussi que dans *L'École des Robinsons*, la chambre occupée par Godfrey sur le *Dream* affrété par son oncle est décrite : « Un cadre pour dormir, un lavabo pour sa toilette, quelques armoires pour ses vêtements et son linge, une table pour travailler, un fauteuil pour s'asseoir, que lui fallait-il de plus, à ce passager de vingt-deux ans³¹ ? » Le jeune héros est installé là « aussi confortablement que possible³² ». Certes la description est brève, certes la chambre est simple ; mais cette simplicité la rapproche de la chambre de tout lecteur, en même temps que cette mention prépare le récit de privation et les chapitres sur la fabrication des meubles³³ (tandis qu'on ne saura jamais rien des appartements de Harbert à Boston !). C'est ainsi qu'à partir du supposé naufrage, l'abrégé de 1882 autorise une lecture stéréoscopique qui n'a pas d'équivalent exact dans l'utopie coloniale de 1875 et qui consiste à envisager sans cesse, dans les malheurs présents, le confort passé. Ici, le récit de conquête collective laisse la place à l'exercice de contrition de l'aspirant Robinson : le technique et le moral n'ont pas les mêmes proportions dans les deux romans, ce qui va de pair avec la dégradation ontologique du vrai naufrage en six mois de « supercheries³⁴ ». Mais cela ne veut pas dire que le récit de la perte ne demeure pas un sous-texte du roman des colons.

Dans *L'École des Robinsons*, la raison d'être du personnage de Tartelett est de signifier l'évidence des choses coutumières. Tel est le sens des quelques effets humoristiques fondés sur ses attitudes de déni, lorsqu'il débarque sur le rivage (« Nous nous arrêterons au premier bar »), qu'il voit Godfrey s'enfoncer dans l'intérieur de l'île (« N'oubliez pas la dépêche à votre oncle Will, et demandez-lui plusieurs centaines de dollars ! »), ou qu'il voit le jeune homme rentrer bredouille (« Eh bien, et le bureau télégraphique ? »)³⁵. Si l'allumette suscite à nouveau tant de pages, c'est parce qu'elle est la métonymie du quotidien perdu et de son évidence désormais dévoilée : « On ne ferait pas trois pas dans Montgomery-Street sans rencontrer un gentleman, le cigare à la bouche,

²⁸ *Ibid.*, I, XIII, p. 134.

²⁹ Jules Verne, *L'École des Robinsons* [1882], Paris, Hachette, 1968, chap. III, p. 24-25. Nous renverrons désormais à cette édition par l'abréviation *ER*, en donnant les numéros de chapitre puis de page.

³⁰ *IM*, I, II, p. 20.

³¹ *ER*, VI, p. 52.

³² *Ibid.*, p. 51.

³³ *Ibid.*, XIII et XIV.

³⁴ *Ibid.*, XXII, p. 252.

³⁵ Voir *ER*, IX, respectivement p. 87, 102 et 110.

qui se ferait un plaisir de vous en donner, de ce feu, et ici... », se morfond Tartelett une fois qu'il sait la vérité de son « dénuement »³⁶. Ce genre de déclaration rejoint finalement la fameuse phrase de *L'Île mystérieuse* : « Autant valait se trouver avec Cyrus dans une île déserte, que sans Cyrus dans la plus industrielle ville de l'Union ». Car Montgomery-Street, esquissée dès le début du roman, est bien le type de la rue métropolitaine où tout s'offre à la vue et au palais (« où étaient ce 'mint-julep', ce 'port-wine sangrie', ce 'sherry-cobbler', ce 'sherry-cocktail', dont il ne buvait guère, mais qu'il aurait pu se faire servir à toute heure (...)»³⁷ ?) et où évoluent les Tartelett que nous sommes tous en partie. Tartelett, ridicule, gourmand, inutile, est un anti-Cyrus qui figure nos inaptitudes : « Dans cette boîte vide qui servait de crâne au professeur, il ne pouvait naître aucune idée pratique : Godfrey devait penser, imaginer, décider pour deux³⁸. » Il reste au lecteur à apprécier les parts de Tartelett et de Godfrey qu'il recèle en lui-même, en songeant à ce qu'il deviendrait arraché aux rues de San Francisco, de l'Union ou du monde développé, mais sans Cyrus.

Cette expérience de pensée s'accompagne dans le roman vernien d'une autre considération qui se trouvera, inversement, minimisée dans *L'École des Robinsons* et maximisée dans *L'Île mystérieuse* (les deux romans se complétant tout en s'éclairant) : le constat lancinant, par le lecteur, de son ignorance foncière, au fur et à mesure que se développe le récit gagé sur les ressources de l'ingénieur. « En quoi peut-on bien transformer les phoques ? », demandait malicieusement Barthes en ironisant sur les leçons de choses verniennes : « Réponse (retardée selon les lois du suspense) » : on peut en faire « un soufflet de forge et des bougies »³⁹. De même, quelle pierre faut-il chauffer pour fabriquer de la chaux vive, laquelle ajoutée à l'argile rend plus solides les poteries ? Réponse : le carbonate de chaux⁴⁰. Qui le sait ? Et qui sait comment fabriquer du fer à partir de gisements de minerai et de charbon à ciel ouvert⁴¹ ? Ou qui sait que le zinc, l'acide azotique et la potasse permettent de fabriquer une pile de Becquerel à courant continu⁴² ? Comment le saurions-nous, dès lors que la majorité d'entre nous ne sait même pas ce que sait un Godfrey : reconnaître les *camas* qui peuvent être mangés cuits et le *yamph* qui peut se manger cru⁴³... ? Ce sont autant de coups de force du savoir que nous préparent les robinsonnades des *Voyages extraordinaires*. Barthes remarquait que c'est l'écart entre la ressource et son application, dans le roman vernien, qui confère son épaisseur au savoir. Mais nous ne saurions peut-être pas reconnaître un simple couroucou... Et même si nos deux romans nourrissent leur propre contestation, en ironisant sur l'impossibilité de faire du feu avec deux bâtons et en envoyant la *mathésis* de la robinsonnade se briser contre l'impondérable du « coup » ou du « tour de main »⁴⁴,

³⁶ *Ibid.*, XII, p. 128.

³⁷ *Ibid.*, XI, p. 113.

³⁸ *Ibid.*, X, p. 100.

³⁹ Roland Barthes, « Par où commencer ? », dans *Nouveaux essais critiques* [1972], Seuil, « Points essais », 1988, p. 153.

⁴⁰ *IM*, I, XIII, p. 140-141.

⁴¹ *Ibid.*, I, XV, p. 166.

⁴² *Ibid.*, II, XVIII, p. 456.

⁴³ Jules Verne, *L'École des Robinsons* [1882], Hachette, 1968, chap. XII, p. 127. Nous renverrons désormais à cette édition par l'abréviation *ER*, en donnant les numéros de chapitre puis de page.

⁴⁴ Voir *IM*, IX, p. 90 et *ER*, IX, p. 96.

ils proclament l'universalité de l'ignorance dans le monde du bien-être. La richesse des nations est un effet de la division du travail, et l'isolement met en évidence la spécialisation des savoirs et l'incomplétude de l'individu. C'est donc très justement qu'Alain Buisine discerne dans la robinsonnade, aussi usée soit-elle par les réécritures, le ressort de sa résurrection⁴⁵ : de même que le Chinois de *L'École des Robinsons*, en marge de tout trucage, figure « le vrai Robinson »⁴⁶, l'hyperbole du savoir (Cyrus) comme le spectacle de l'inaptitude (Tartelett) et la conscience des mensonges de la littérature (Godfrey) ne font que relancer la spéculation du lecteur sur ses propres ressources et revivifier le genre.

Les malles

Dans ce dispositif romanesque et pragmatique, la découverte d'une malle échouée sur la plage (en violation du dénuement hyperbolique que revendiquent ces réécritures, mais suffisamment tard pour que le récit ait éprouvé les efforts des naufragés) inonde de joie les Robinsons et le lecteur perequien. Plaisir renouvelé d'une totalité enclose, d'une diversité pressée entre trois couches de zinc, de bois et de « peau⁴⁷ ». Plaisir d'une animation du texte, contraint à l'énumération classée et au dépliement comme un papier japonais (outils, armes, instruments, vêtements, ustensiles, livres, dans cet ordre ou non). Plaisir par procuration d'une opulence qui fait les colons « riches⁴⁸ », qui comble un « manque » opportunément rappelé par le texte (la marmite de *L'École des Robinsons*⁴⁹), qui transforme les batteries de cuisine en *mirabilia* et exauce la morale du roman : « Ô merveilleux effet des privations !⁵⁰ ». Plaisir probablement aussi de la promesse d'action que constitue l'apparition des armes, si nous suivons la poétique du récit de Barthes (elles vont dès lors envahir l'illustration).

Et puis autre chose encore, qui appellerait analyse : trouble de voir apparaître l'objet, dû à « l'industrie humaine », que ne pouvaient synthétiser les naufragés « en transformant les produits de la nature »⁵¹. Trouble donc de cet écart entre la chose manufacturée, hermétique dans son anonymat (Nemo et Phina ont gommé tout poinçon de fabricant), et ce qu'on peut fabriquer sur une île déserte, même avec Cyrus Smith. Nous pouvons nous demander si ces épiphanies romanesques de l'objet, soigneusement préparées, n'approchent pas un peu ce mystère advenu dans les choses dont parlent d'un côté Michel Foucault lorsqu'il explique la difficulté de référer la chose à un contenu de valeur-travail⁵², d'un autre Gilbert Simondon lorsqu'il déplore l'opacité, pour le commun, de l'objet technique⁵³. Il nous semble qu'à l'instar de ces deux philosophies de l'objet, la

⁴⁵ Alain Buisine, « Repères, marques, gisements : à propos de la robinsonnade vernienne », *La revue des lettres modernes*, série « Jules Verne », 1978, p. 133.

⁴⁶ *ER*, XXII, p. 257.

⁴⁷ *IM*, II, II, p. 261 et *ER*, XIV, p. 153.

⁴⁸ *IM*, II, II, p. 267.

⁴⁹ *ER*, XIV, p. 150.

⁵⁰ *ER*, XIV, p. 158.

⁵¹ *IM*, II, II, p. 267.

⁵² Michel Foucault, *Les mots et les choses* (chapitres VI, VII, VIII) [1966], Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1988

⁵³ Voir Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques* [1958], Aubier, 1989, p. 13-14.

robinsonnade opère une dé-familiarisation assez semblable à celles qu'effectuent les leçons de choses du *Magasin* : on interroge la genèse de la chose. Parallèlement, il ne faudrait pas balayer trop vite l'idée d'un retour de la robinsonnade à la valeur d'usage⁵⁴, comme l'avait bien vu Lukács en louant chez Defoe la « signification poétique » que prend l'objet « jouant un rôle véritable dans une action importante menée par un homme »⁵⁵. En effet, bien que le dénouement verse leurs dividendes aux naufragés (Crusoë le premier) en les agrégeant de fait à une éthique robinsonne du capitalisme, il n'en demeure pas moins que l'utile est souverain dans ces romans, qui ne cessent d'interroger la limite flottante entre le nécessaire et le superflu, *laborum et otium*, le fusil et le tabac (et la lecture).

Conclusion

En tout cela, nous nous conformons dangereusement et platement aux consignes de lecture de Hetzel lui-même. Mais peut-être la robinsonnade (vernienne) ne peut-elle plus être lue comme il y a cent cinquante ans, après trente « Glorieuses » de saturation de la marchandise, au cœur de nos méditations sur l'obsolescence programmée et la décroissance, enfin en plein retour d'une problématique malthusienne – entre libéralisme et conscience de la finitude – dont Jules Verne était profondément pénétré⁵⁶.

⁵⁴ Voir Alain Buisine, art. cité, p. 128.

⁵⁵ Georg Lukács, « Raconter ou décrire ? » [1936], dans *Problèmes du réalisme*, Paris, L'Arche, 1975, p. 155.

⁵⁶ Nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Les lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, Classiques Garnier, 2019, 4^e partie.